

Lectures en Ethnométhodologie

Bernard Desclaux

Citer ce document / Cite this document :

Desclaux Bernard. Lectures en Ethnométhodologie. In: Langage et société, n°13, 1980. pp. 35-57;

doi : 10.3406/lsoc.1980.1260

http://www.persee.fr/doc/lsoc_0181-4095_1980_num_13_1_1260

Document généré le 01/06/2016

LECTURES EN ETHNOMETODOLOGIE

BERNARD DESCLAUX

L'Ethnométhodologie n'est pas comme on pourrait le croire d'après son nom, l'étude des méthodes utilisées en Ethnologie. Ce n'est pas non plus une branche de celle-ci, mais bien au contraire une sociologie . Il s'agit d'un courant sociologique qui s'est développé aux U.S.A. sous l'impulsion de Harold Garfinkel qui l'a baptisée ainsi . Ce courant s'est développé dans les années soixantes , un groupe d'étudiants et de collègues se réunissant autour de Harold Garfinkel à l'Université de Californie de Berkeley, ainsi qu'à celle de Los Angeles (l'U.C.L.A.). Ce courant est resté pendant longtemps assez mal connu aux U.S.A. mêmes. Ce n'est que relativement tard que des recueils d'articles furent édités. Ainsi, ce n'est qu'en 1967 que H. Garfinkel publie ses 'Studies in Ethnomethodology'(1). Puis il faut attendre le début des années soixante-dix pour voir à nouveau des éditions de recueils d'articles. Il nous faut préciser d'ailleurs que dans ces recueils ne ^{se} trouvent pas exclusivement des travaux ethnométhodologiques. En 1971, Jack D. Douglas édite 'Understanding Everyday Life, Toward the reconstruction of sociological knowledge'; une deuxième édition paraît en 1973. Entre temps, en 72, David Sudnow publie 'Studies in Social Interaction'.

L'Ethnométhodologie était alors pratiquement inconnue en France (et le reste encore aujourd'hui). J'ai eu pour ma part connaissance de ce courant sociologique par la présentation qu'en a fait Eliseo Veron à son séminaire de l' E.P.H.E. entre 1971 et 1973.

Dans le n°20 de la revue Communications qu'il publiait en 73, il réunissait une série d'articles sous le titre 'Le Sociologique et le Linguistique'. Ce numéro constituait un échantillon du travail produit dans différents domaines: la linguistique, le champ encore mal défini de l'analyse du discours, et un courant très particulier de la sociologie, l'éthnométhodologie.

En 1974, les Editions Penguin publiaient un recueil d'articles rassemblés par Roy Turner, publication en 'poche'.

Il est assez difficile d'aborder l'éthnométhodologie étant donné la quasi absence de travaux théoriques la concernant. Nous verrons qu'il est en fait bien difficile de dire ce qu'est l'éthnométhodologie. Il s'agirait plus exactement d'un ensemble de travaux produits par diverses personnes. Garfinkel, lui-même, faisait remarquer qu'il fallait considérer actuellement le terme 'éthnométhodologie' non pas comme le nom d'une Ecole, mais comme ayant la fonction d'un drapeau (R.Turner, 74:7).

Le n° 20 de Communications, cité plus haut ainsi que plus récemment la traduction d'un livre de Cicourel (La sociologie cognitive), sont les seules publications en français de travaux ethnométhodologiques. Etant donné la quasi absence de travaux de présentations de ce courant sociologique, j'ai demandé à Langage et Société de publier ce texte. Il faut préciser que la matière de ce texte a été rassemblée en 74-75 au cours de la préparation d'une thèse que j'ai abandonnée par la suite. Aussi les références bibliographiques n'iront pas au delà de cette date. Pour avoir une idée du développement actuel de l'ethnométhodologie il faudra attendre la publication de "Langage et communication sociale", de C.Bachmann, J.Lindenfeld et J.Simonin en 1981 chez Hatier dans la collection "Langues et apprentissage des langues. Cet article voudrait servir de guide de lecture. Nous n'y avons pas développé une discussion critique préférant présenter dans la mesure du possible le discours des auteurs. Je dois préciser que les traductions sont de moi et laissent sûrement à désirer.

Harold Garfinkel, le père fondateur.

"Il était une fois..."

Au Symposium de Purdue sur l'éthnométhodologie, Garfinkel (R.Turner, 74, 15-18) raconte qu'à la fin 45, Mendlovitz lui demanda de venir travailler avec lui à Chicago sur des enregistrements de délibérations de jurés. Au bout de quelques temps deux conclusions s'imposaient: il n'y avait pratiquement rien à dire de ces conversations à partir de l'utilisation des procédures de Bales, de même rien de particulier du point de vue de certaines caractéristiques des petits groupes. Finalement leur interrogation portait sur "qu'est-ce qui fait de ces personnes des jurés?" L'intérêt de Garfinkel se tournait alors vers l'analyse des bandes enregistrées. Il remarqua alors une pratique intéressante: l'utilisation par les jurés d'un certain savoir portant

sur les 'affaires' de la société. L'utilisation de cette connaissance était considérée par Garfinkel comme étant méthodologique. Dans le même temps, il trouvait dans un fichier une série de termes: ethnobotany, ethnophysiology, ... Finalement le terme d'éthnométhodologie prenait corps de cette rencontre. "'Ethno' semblait renvoyer, d'une façon ou d'une autre, à la disponibilité, pour un membre, d'un savoir de sens-commun sur la société, en tant qu'un savoir de sens-commun sur le 'n'importe quoi.'" (in R. Turner, 74, 16)

Le postulat.

Le principe essentiel de Garfinkel est une certaine conception de l'action sociale: c'est l'accent mis sur l'organisation de la perception en tant que c'est d'elle que résulte le fait que l'action soit significative. L'accent est donc mis sur ce que nous appellerions la perception sociale. Mais comment la saisir, l'observer cette perception sociale ? C'est la réponse à cette question qui différencie les éthnométhodologues. Pour sa part, Garfinkel insiste sur les questions de signification et de langage.

Comprendre une situation, c'est-à-dire rendre signifiant une situation, et dire dans un langage ordinaire le sens de cette situation, sont des activités inextricablement mêlées. L'aspect de l'action qui intéresse Garfinkel sont les comptes rendus et la situation dans laquelle ces 'comptes rendus' sont réalisés. Le principe de base est de considérer "que les activités par lesquelles les membres produisent et dirigent les ensembles d'activités organisées de tous les jours, sont identiques aux procédures des membres pour rendre ces ensembles 'rapport-ables'" (Garfinkel, 67, I). Pour Garfinkel il y a une équivalence entre comprendre et exprimer cette compréhension .

Remarquons dès à présent que le langage ne tient pas lieu de solution aux problèmes théoriques du sociologue . D'une part la parole est un constituant de ce qui est rapporté par elle-même (Garfinkel in R. Turner, 74, I7), et d'autre part le langage tel qu'il est considéré par Garfinkel n'est pas un objet saisissable en lui-même, soit en d'autres termes, le rapport au référent n'est pas direct. Nous verrons plus loin comment la notion d'indexicalité, centrale chez de nombreux éthnométhodologues, empêche la constitution d'un langage fermé, fini, saisissable, dénotant.

Une démarche socratique : chercher l'évidence.

Dans son article 'Studies of the Routine Grounds of Everyday Activities', et repris par Sudnow (1972), remarquant que pour Kant, le mystère était l'ordre moral interne, et que, aujourd'hui pour le sociologue, c'est l'ordre moral externe qui est un mystère technique, Garfinkel poursuit: "Les scènes

familiales des activités quotidiennes, traitées par les membres en tant que les 'faits naturels de la vie', sont les faits bruts de l'existence quotidienne des membres à la fois en tant qu'un monde réel, et que le produit des activités dans un monde réel. Elles fournissent le 'point fixe', le 'c'est çà' auquel on revient lors de l'état d'éveil, et sont le point de départ et de retour pour toutes les modifications du monde quotidien qui s'accomplissent dans le jeu, le rêve, la transe, le théâtre, la recherche scientifique, ou les grandes cérémonies."(in Sudnow,72,2) Et il poursuit : "En dépit de cette importance, une immense littérature contient très peu de données et de méthodes à partir desquelles, les figures essentielles des 'scènes familiales' socialement reconnaissables peuvent être détectées et ramenées à des dimensions de l'organisation sociale. Bien que les sociologues prennent les scènes quotidiennes socialement organisées comme point de départ, ils voient très rarement comme une tâche, pour la recherche scientifique elle-même, le problème très général du comment un quelconque monde du sens commun est-il possible. Au lieu de cela, la possibilité du monde quotidien est soit posée par la représentation théorique, soit simplement assumée. En tant qu'un objet et qu'une question méthodologique pour la recherche sociologique, la définition du monde quotidien du sens commun, bien qu'un projet tout-à-fait approprié à la recherche sociologique, a pourtant été négligé. Mon projet dans cet essai, est de démontrer la réelle pertinence d'un programme de recherches sociologiques concernant les activités banales en tant qu'objets de recherches en eux-mêmes, et de montrer l'urgence de cette redécouverte en rapportant une série d'études".(72,2)

Ce qui est à la base de la position de Garfinkel, est ceci: le sociologue traditionnel utilise dans son travail de description, d'une part des 'éléments familiaux' tels que la famille, et d'autre part des variables. Mais une chose est vue, mais jamais remarquée: les membres d'une société utilisent ces figures de base comme des schèmes d'interprétation. Seulement si on interroge le membre sur ces figures, il ne peut nous dire que peu de choses. Il faut donc trouver un 'truc' pour les approcher. D'une certaine façon certains sociologues ont tenté de les approcher comme le dit Garfinkel, mais "dans une perspective, selon laquelle, les gens vivent la vie qu'ils vivent, ont les enfants qu'ils ont, sentent les sentiments...tout ceci afin de permettre au sociologue de résoudre ses problèmes théoriques."(72,3) Garfinkel n'est pas tout-à-fait d'accord avec cette pratique, et propose la procédure qui va

diriger toutes les petites études qu'il présente dans cet article. Il part de scènes familiales, et il se demande ce que l'on pourrait faire pour les troubler. L'idée est que le trouble ainsi provoqué, est le signe que, ce qui a été touché est en rapport avec les figures stables ordinairement attendues. Précisons que les études que Garfinkel rapporte dans cet article, ne sont pas des expériences, mais des "aides pour une imagination paresseuse" (72,3).

Nous ne présenterons que la première, et la plus connue, de ces 'aides'. Toutes ces études ont pour matériel, des observations 'provoquées', rapportées par ses étudiants. La première de ces expérimentations part de l'idée suivante: la compréhension commune ne peut pas être basée sur un relevé mesurable d'accords partagés entre les personnes sur certains points. Même si le nombre de ces points est minime, la notion même de relevé mesurable, c'est-à-dire de sommation d'éléments, est incorrecte. Et il cherche à montrer cela par l'expérience suivante. Il demande à ses étudiants de rapporter une conversation banale en écrivant sur la partie gauche d'une feuille de papier ce qui est dit lors de cette conversation, et sur la partie droite, ce qui est compris par eux et leur partenaire de ce qui est dit. De nombreuses remarques sont formulées par Garfinkel à propos de ce matériel, et on ne peut pas toutes les rapporter ici (2). Nous nous contenterons de quelques idées. La remarque de base est que les partenaires comprennent plus de choses que ce qui est dit. Cette plus grande compréhension ne peut pas être expliquée par des connaissances communes partagées. Il y a une série 'd'éléments' qui sont employés pour le traitement de la conversation: la biographie des partenaires, leurs désirs, les circonstances de la conversation, etc. On peut remarquer que tous ces éléments ne peuvent être décrits ; on peut les nommer, les envisager. D'autre part, les 'événements' rapportés lors des conversations sont particulièrement vagues. Enfin certaines remarques concernant le rôle du temps, de l'ordre temporel dans l'émission des phrases, sont formulées par Garfinkel. Finalement cette mini-étude se termine par cette remarque essentielle: "Afin de conduire leurs affaires de tous les jours, les gens ne se permettent pas de comprendre 'ce qu'ils sont réellement en train de dire'. Le présupposé que les personnes comprendront, le moment de l'énonciation d'une phrase, les références particulièrement vagues, la valeur à la fois prospective et rétrospective d'une occurrence, l'attente de quelque chose qui viendra expliquer ce qui précède, sont des propriétés sanctionnées du discours commun. Elles fournissent une base de figures connues mais non-remarquées du discours commun, à partir de

laquelle les occurrences actuelles sont reconnues comme des éléments d'un langage commun, raisonnable, compréhensible, évident. Les gens considèrent ces propriétés du discours comme des conditions auxquelles ils sont soumis, et soumettent les autres, afin d'affirmer qu'ils savent de quoi ils parlent, et que ce qu'ils disent est compréhensible et doit être compris. En somme, leurs présence connue mais non-remarquée est utilisée pour engager les gens à conduire leurs conversations sans dommage. Un écart par rapport à cet usage entraîne immédiatement des tentatives pour revenir à un état normal."(72,6) Afin de montrer que ces propriétés du discours commun sont sanctionnées, Garfinkel demanda à ses étudiants de procéder à l'expérience suivante: lors d'une conversation banale, demander systématiquement le sens de ce qui est dit. Cette procédure n'a pas besoin d'être systématique, car dans la plupart des cas, sa première occurrence entraîne des réactions. Immédiatement, ceci est traité comme un signe de mauvaise relation entre les partenaires. Dans un deuxième temps cette mauvaise relation peut être interprétée comme l'effet d'un mauvais état du partenaire ayant exercé cette demande. Ceci est à la fois une 'tentative' d'explication de la situation présente, et une insulte, voire une sanction.

Finalement après avoir rapporté de nombreuses autres études du même genre, Garfinkel termine son article en rappelant ce qu'il a voulu y démontrer. Le problème de la nature, de la production et de la reconnaissance des actions en tant qu'elles sont raisonnables, réalistes, analysables, n'est pas le monopôle des philosophes et des sociologues professionnels. Le membre d'une société doit nécessairement traiter ce problème afin d'exercer ses activités de tous les jours. Et dans la conclusion de cet article, il propose le programme de l'éthnométhodologie, et en affirme la possibilité en désignant la qualité de membre du sociologue comme ressource pour ce travail. "L'étude du savoir banale et des activités banales, consiste à traiter comme un phénomène problématique les méthodes par lesquelles les membres d'une société faisant de la sociologie en profanes ou en professionnels, rendent les structures sociales des activités de tous les jours, observables. La 're-découverte' du sens commun est peut-être possible grâce au fait que le sociologue professionnel tout comme le membre, a affaire à la connaissance banale des structures sociales à la fois en tant que lieu et que ressource de leurs investigations, et pas seulement en tant qu'un objet d'étude du sociologue." (72,30)

Indexicalité.

Dans une expression indexicale, le sens, la signification, est déterminé par le contexte. On peut retrouver cette idée chez Wittgenstein dans ses Investigations Philosophiques . C'est Charle S. Pierce qui a proposé le terme d'indexicalité, pour renvoyer à la détermination pratique contextuelle des significations, et Bar-Hillel, dans un article de 1954 a donné une première analyse des propriétés indexicales du langage .

La notion d'indexicalité est devenue centrale chez Garfinkel puisqu'il est arrivé à définir l'éthnométhodologie comme l'étude, entre autres, des propriétés rationnelles des expressions indexicales (1967,II).

L'évidence est-elle évidente ?

Situationnistes radicaux

Don H. Zimmerman, D. Lawrence Wieder et Melvin Pollner peuvent être considérés comme des situationnistes radicaux dans la mesure où , pour eux, les significations sont à chaque fois recréées lors de chaque nouvelle situation. C'est là qu'intervient le concept de corpus occasionné. Il s'agit d'un ensemble de 'données' rassemblées à chaque fois, par un ensemble de pratiques, et qui, étant surimposé à la perception de la situation, fera apparaître la signification.

Ces auteurs ont donné un certain nombre de formulations qui nous permettront de mieux éclairer ce qu'est ou ce que voudrait être l'éthnométhodologie. Nous donnerons de longues citations de ces trois auteurs qui , pensons-nous se suffisent à elles-mêmes.

Citations

Melvin Pollner dans son article : Sociological and Common-Sense Models of the Labelling Proces, 1974, écrit que : " La recherche éthnométhodologique est guidée par la proposition heuristique "Traiter les faits sociaux comme des réalisations" (Garfinkel,1967). Là où les autres veulent voir des 'choses' , des 'données' ou des 'faits de la vie', les éthnométhodologues voient (ou cherchent à voir) des processus : le processus par lequel les figures stables percevables de l'environnement organisé socialement sont continuellement créées et soutenues."(in R. Turner,p.27)

Zimmerman et Pollner dans l'article 'The Everyday World as a Phenomenon', article dans lequel le concept de corpus occasionné est produit, proposent le programme suivant : " Nous proposons de suspendre l'intérêt traditionnel pour

les objets d'investigations pratiques des membres, et de placer exclusivement l'accent sur les recherches concernant les investigations pratiques elles-mêmes, qu'elles soient profanes ou professionnelles. L'objet, alors, n'est pas l'ordre social tel qu'il est ordinairement conçu, mais plutôt, la manière selon laquelle les membres rassemblent des scènes particulières de façon à se procurer les uns les autres, les évidences d'un ordre social tel-qu'il-est-ordinairement-conçu. Ainsi on ne veut pas examiner les propriétés réelles des statuts hiérarchiques, par exemple , mais le fait des propriétés réelles des statuts hiérarchiques: on se demande comment les membres font face au fait que les statuts hiérarchiques sont des figures réelles du monde des membres. De même, au lieu de traiter les calculs statistiques comme des représentations de tendances, de processus, d'états de faits de la société, on se demande comment les membres s'arrangent (au sens fort : manage) pour assembler ces statistiques, et comment ils les utilisent, les lisent, et les prennent comme indications de l'état des choses qu'elles sont sensées dépeindre ."(in Douglas,73,83)

Dans l'article 'Symbolic Interactionism and Ethnomethodology' , Norman K. Denzin tentait de présenter ce qu'était pour lui l'éthnométhodologie. Cet article paru à l'origine en 69 dans l'American Sociological Review, fut réédité dans le recueil de Douglas avec un commentaire de Zimmerman et Wieder dans lequel ces auteurs réfutent la position de Denzin et défendent la leur :

" Comment les normes ou les symboles peuvent-ils devenir des objets d'études? La première étape est de suspendre l'assumption selon laquelle la conduite sociale est dirigée par des règles, ou basée sur des significations ou des systèmes de symboles partagés en commun. La deuxième étape est d'observer que les modèles réguliers, cohérents, connectés , de la vie sociale, sont décrits et expliqués justement dans les mêmes termes, ou très proches, par les profanes et les sociologues professionnels. La troisième étape, est de traiter les apparences des modèles décrits et expliqués des activités sociales ordonnées, comme des apparences produites, par exemple, par et à l'aide de procédures telles que l'analyse d'un événement comme étant en accord (ou en désaccord) avec une règle. Suivre ces trois étapes c'est laisser de côté le problème de l'ordre comme étant seulement celui de l'analyste. Ces trois étapes décrivent, bien que dans des termes approchés, l'intérêt éthnométhodologique pour 'les règles, les normes, les définitions et les significations . L'éthnométhodologue n'est pas intéressé dans la production d'explications causales des actions régulières, typées, répétitives, et par là observables, par une quelconque analyse faite du point de vue de l'acteur. Il est confronté

au problème du comment les membres d'une société réalisent la tâche de voir, décrire et expliquer l'ordre dans le monde, dans lequel ils vivent."(73,288-289) Et ils poursuivent en disant que pour les éthnométhodologues, les membres sont confrontés au problème de reconnaître et de rendre reconnaissables les scènes de tous les jours, leurs cohérences, et leurs ordonnances. L'idée de base pourrait être résumée par la formule : les évidences sont produites. Une liste d'évidences.

Cette remarque nous fait maintenant aborder l'article de Jack J. Douglas: 'Understanding Everyday Life' présenté dans le recueil du même nom. Cet article commence par une proposition très générale: toute sociologie est basée sur une connaissance de tous les jours, connaissance qui a la particularité de fonctionner selon l'évidence. Et il va essayer dans le début de son article de cerner cinq domaines dans lesquels ce savoir fonctionne selon l'évidence, c'est-à-dire, n'est pas remis en question, n'est pas problématisé. C'est cette partie qui nous intéressera ici.

Pour lui, la plus vieille source d'évidences pseudo-empiriques concernant les significations sociales utilisées par les macro-analystes, est l'omniscience présumée des analystes eux-mêmes (73,5).

Un deuxième champ d'évidences est ce que Douglas appelle les 'social rates', terme difficilement traduisible en français, puisqu'il signifie à la fois les catégories sociales (au sens large), et les données produites socialement sur ces catégories. On a par exemple les données statistiques sur le suicide, la délinquance. Or ce que met en question Douglas, c'est que l'on prenne ces statistiques pour démontrer la fausseté du sens commun, présupposant par là leur indépendance vis-à-vis de lui (73,6) Il écrit : "Les catégories sociales sont prises par ces macro-analystes comme étant produites par l'opération exercée par la société prise comme un tout. Les catégories sont supposées être le résultat probable de l'exercice normal du 'système social', d'une façon tout-à-fait analogue à celle dans laquelle, le gaz en système fermé produit une température mesurable au thermomètre. Considérant que les catégories re-présentent les états de l'ensemble du système à n'importe quel moment, le macro-analyste peut alors utiliser ces catégories pour analyser la signification sociale des états de l'ensemble du système."(73,6) (3)

Untroisième lieu d'évidence est 'l'omniprésent questionnaire de recherches'. Celui-ci est conçu, d'après Douglas, comme une forme de macro-données, indépendantes de la compréhension du monde de tous les jours. Parmi les critiques et remarques qu'il formule sur ce point, deux nous semblent particulièrement

importantes : " Troisièmement, les enquêtes présupposent une compréhension banale adéquate, de la vie quotidienne, qui permettra à l'analyste de réaliser une bonne relation avec le membre de la société afin d'obtenir de celui-ci des réponses valables (vraisemblables). D'une manière plus précise, comme Cicourel (1964) et Churchill l'ont avancé, les questionnaires d'enquête supposent un usage compétent du langage, une très grande et très complexe compréhension banale permettant de poser des questions, repérer un mensonge, interpréter les réponses et ainsi de suite. Quatrièmement, l'analyse des enquêtes se fait par codage, analyse de facteurs, etc , et dépend implicitement de l'usage du sens commun pour produire les significations réelles (profondes) des réponses des sujets."(73,8) (4)

Les deux derniers champs d'évidences qu'aborde Douglas sont pour nous moins intéressants, et nous ne ferons que les rappeler. Il y a l'argument très employé d'après Douglas, et qu'il commente assez longuement selon lequel il existe des niveaux profonds d'ordre dans les phénomènes sociaux. Ces niveaux profonds sont, d'après les macro-analystes, 'déconnectables' des niveaux de surface, soit de la vie de tous les jours. Le dernier champ d'évidences est constitué par le problème de l'interprétation des données historiques. Et la critique bien connue, est que l'on ne peut pas être sûr de reconnaître dans le message, la signification qu'a voulu y mettre son auteur.

La conclusion de cette partie de l'article de Douglas, rejoint bien évidemment son introduction. Il est impossible, et ce, même si on croit ne pas le faire, de ne pas renvoyer et de ne pas se renvoyer et se référer au sens commun.

Les conversations d'Harvey Sacks

Nous abordons maintenant un auteur particulièrement important parmi les éthnométhodologues, Garfinkel lui-même considérant que ses écrits avaient été essentiels dans la constitution de sa propre pensée (67,viii)

Les travaux de Harvey Sacks ont pour objet essentiel le langage. Mais il n'est pas question pour lui de produire, de faire de la linguistique, mais bien de la sociologie en décrivant les activités réalisées par les membres à l'aide du langage, ces activités étant sociales et donc organisées. Bien plus, en produisant un 'appareil' pour décrire ces activités, on ne fait pas seulement de la sociologie, mais la sociologie. En effet dans l'idée de Sacks,

cet appareil qu'il cherche à produire, serait la base du langage de la sociologie puisque les activités du sociologue reviennent aux activités du membre: décrire, catégoriser, expliquer, etc.

De l'ensemble des travaux de Sacks peu de choses ont été publiées, et la plupart sont restés sous forme de lectures ronéotypées servant de matériel à ses cours, et qui circulent en Amérique dans un public restreint. On peut tout de même repérer deux phases assez distinctes dans les travaux de Sacks. Il y aurait une première période dont on aurait à ma connaissance seulement deux articles, durant laquelle les objets d'études essentiels de Sacks, sont les activités réalisées par les membres 'seuls', telles que 'décrire' ou 'catégoriser'. Dans une deuxième période, Sacks a travaillé avec Schegloff sur les pratiques conversationnelles. Une conversation dans son ensemble, son 'ouverture', sa 'fin', ses changements de thèmes, etc., sont des pratiques réglées. Quelles sont les règles, mais aussi comment sont-elles appliquées, voilà la dernière orientation de ces auteurs.

Catégoriser.

Le premier article, 'An Initial Investigation of the Usability of Conversational Data for Doing Sociology', fut rédigé dans les années 63-64 essentiellement, alors qu'il ne fut publié qu'en 72 par Sudnow. Ce travail est réalisé à partir d'un matériel assez particulier: il s'agit de l'enregistrement de conversations téléphoniques entre des personnes qui veulent se suicider et le personnel d'une clinique d'assistance psychiatrique. Seulement Sacks ne s'est pas occupé du contenu de ces conversations, ni de leur organisation, mais il a cherché à décrire un certain 'travail' réalisé dans ces conversations: "l'étude de la méthodologie et de la pertinence des activités des Membres pour réaliser des catégorisations de Membre." (72,32) Pour réaliser ce travail de catégorisation, il faut utiliser ce que Sacks appelle un 'dispositif de catégorisation'. Par le terme 'dispositif de catégorisation', nous entendons une collection de catégories de membres contenant au moins une catégorie, et qui peut être appliquée à une population contenant au moins un Membre, de façon à produire, par l'usage de règles d'application, la connection entre au moins un Membre de la population, avec un élément du dispositif de catégorisation. Un dispositif c'est une collection plus des règles d'application." (72,32)

Si un dispositif de catégorisation est une 'collection' plus des règles d'application, il faut alors chercher à définir certaines de ces règles. La première règle qu'il nomme Règle de Consistance est définie ainsi : " Si une population quelconque de personnes est catégorisée, et si une catégorie d'une collection d'un dispositif quelconque a été utilisée pour catégoriser un premier Membre d'une population, alors cette catégorie ou une autre catégorie de la même population peut être utilisée pour catégoriser plusieurs autres Membres de la population." (72,33) La deuxième, Règle d'Economie, s'énonce ainsi: "Pour n'importe quelle population, dans n'importe quelle occasion de catégoriser des Membres, que la règle de consistance, ou d'autres règles soient combinées nécessairement, la tâche peut être considérée comme achevée si une seule catégorie a été appliquée à chaque membre de la population." (72,34) Cela revient à définir l'acte minimal de catégoriser. Cette règle d'économie a la forme de ce que John R. Searle appelle 'règle constitutive' .

Nous n'irons pas plus loin dans le compte rendu de cet article, et nous préférons maintenant exposer plus longuement le deuxième article de cette période qui, comme nous le verrons, aborde la deuxième .

Ce deuxième article, 'On the Analysability of Stories by Children', est explicitement une reprise et un développement du premier. Le but de cet article est de 'décrire' l'activité faire une description et son activité corrélatrice, reconnaître une description. Afin d'approcher ce but, le matériel choisi est une histoire racontée par une petite fille âgée de deux ans et neuf mois. Cette histoire est constituée de deux phrases: 'The baby cried. The mommy picked it up' (Le bébé pleurait. La maman l'a pris dans ses bras). Un certain nombre de choses peuvent être comprises, telles que la maman est la maman du bébé, que le premier événement précède le second et dont il est la cause. Le travail de Sacks sera de tenter de construire un appareil pour rendre compte des faits précédents. Mais cet appareil sera double: il faudra établir à la fois des règles de production et des règles de reconnaissance. Nous nous contenterons ici de rapporter les concepts élaborés par Sacks.

Sacks réintroduit la notion de dispositif de catégorisation ainsi que les deux règles d'application, de consistance et d'économie. Ici il considère la règle d'économie comme une règle définissant une référenciation satisfaisante. Utiliser une seule catégorie c'est faire une référence adéquate à une personne, et cette activité peut être reconnue comme telle. Cette règle est à la fois une règle de production et une règle de reconnaissance. Il s'agit

donc bien d'une règle constitutive. Par rapport à la règle de consistance, Sacks élabore un corrolaire qui sera une 'maxime de l'auditeur'. Elle s'énonce ainsi: " si deux catégories, ou plus, sont utilisées pour catégoriser deux membres, ou plus, d'une population, et ces catégories peuvent être entendues comme appartenant à la même collection, alors : entendez-le ainsi."(74,219-220)

Nous voudrions maintenant introduire ce que dit Sacks à propos du dispositif 'famille'. La famille appartient à une série, à un ensemble que l'on pourrait appeler l'ensemble des 'équipes'. Tous ces dispositifs ont une propriété commune que Sacks dénomme : organisation duplicative. L'idée est que : "Quand un tel dispositif est utilisé sur une population, on traite l'ensemble des catégories comme définissant une unité, et on place les membres de la population dans les cases de l'unité. Si une population est ainsi traitée, et si elle est alors comptée, on ne compte pas le nombre de pères, le nombre de mères et le nombre d'enfants, mais le nombre de familles -- le nombre de 'familles complètes', le nombre de 'familles sans père', etc."(74, 220-221) A partir de cette réflexion, il nous donne une nouvelle 'maxime de l'auditeur'. Si une population est catégorisée à l'aide d'une catégorie appartenant à un dispositif ayant cette qualité de duplication, et si un autre élément est catégorisé à l'aide d'une catégorie appartenant au même dispositif, alors on peut comprendre que ces deux éléments appartiennent à la même unité.

Jusqu'à présent il ne s'agissait que d'un développement de l'article précédant. Il va maintenant introduire des éléments nouveaux, et tout d'abord ce qu'il va appeler les activités liées à une catégorie. Par la discussion qui précède, on peut comprendre comment le terme 'baby' est identifié comme référant à un élément de l'unité famille. Il s'agit de comprendre comment ce terme renvoie aussi à une étape de la vie. Le terme 'baby' rentre dans une série formée de 'adolescent', 'adulte', etc. Par rapport à ces catégories, il y a des activités liées. Une nouvelle maxime de l'auditeur est alors construite. Si une activité liée a été attribuée à un membre catégorisé à l'aide d'une catégorie ambiguë, appartenant à plusieurs dispositifs, et si cette activité est liée à cette activité dans un dispositif, alors entendez, au moins, cette catégorie comme appartenant à ce dispositif. Ainsi on peut comprendre comment le terme 'baby' peut être pris à la fois dans ces deux sens.

Sacks va maintenant s'attaquer à un autre problème: montrer que ces deux phrases constituent une 'description possible'. Pour mener à bien ce

travail, il élabore deux maximes, non plus de l'auditeur, mais du spectateur. La première s'énonce ainsi: "Si un membre voit une activité liée, alors, si on peut la voir comme une activité d'un membre d'une catégorie pour laquelle cette activité est liée, alors, voyez ainsi."(74,224) Il s'agit là d'une règle de pertinence. Pour comprendre cette maxime, on peut dire que l'on voit un bébé crier, et non pas un mâle crier, même si le bébé se trouve être de ce sexe. La seconde maxime du spectateur s'énonce ainsi: " Si on voit un couple d'actions qui peuvent être reliées par l'opération d'une norme qui prévoit la seconde à partir de la première, là où les acteurs peuvent être vus comme les membres des catégories que la norme prévoit comme adéquates à ce couple d'actions, alors: a)voyez que les acteurs sont de tels membres, et b)voyez le second comme agissant en conformité à une norme."(74,225) Finalement, il posera la reconnaissance d'une description possible correcte, à partir d'un ensemble de phrases, comme étant basée sur le fait qu'à partir des maximes de l'auditeur, on considère ces phrases comme ayant été produites par l'utilisation des maximes du spectateur(74,226).

L'enchaînement conversationnel.

La dernière partie de l'article porte sur des questions d'organisation séquentielle. qui sont devenues l'un des centres d'intérêt de l'ethnométhodologie actuelle. Le problème de Sacks est de savoir pourquoi ces deux phrases sont une histoire. Un premier élément de réponse est que l'on sait que ces deux phrases forment une description, et que dans le monde occidental, une description peut être une histoire, ou une partie d'histoire. Un deuxième élément de réponse est: étant donné qu'une histoire a un début et une fin, il suffit de montrer qu'il en est bien ainsi pour ces deux phrases. Pour l'ensemble de la discussion nous renvoyons le lecteur à sa propre lecture. Nous voudrions toutefois rapporter ici quelques éléments théoriques introduits par Sacks au cours de celle-ci.

Ces éléments théoriques concernent l'organisation séquentielle des conversations. Il propose quelques règles. Une des premières porte sur un couple d'objets: question et réponse. La règle peut s'énoncer ainsi: "Si un participant pose une question, quand la question est complète, l'autre normalement parle, et normalement répond à la question, et rien d'autre que cela."(74,230) Une deuxième règle tout aussi fondamentale est appelée règle d'enchaînement. La personne qui a posé la question a le droit de parler à nouveau, et de poser une nouvelle question. Cette règle produit une chaîne:

Q-R-Q-R... Par rapport à ces deux règles, Sacks réfléchit sur la question traditionnelle des enfants: "Tu sais pas Papa?" ou "Tu sais pas Maman?", et cette réflexion produit quelques remarques intéressantes. La particularité essentielle de cette question est de produire généralement une réponse ayant la forme de la question 'Quoi ?' Cela a certaines conséquences. Une première conséquence est que la question 'quoi?' produit un retournement de la règle d'enchaînement: le répondant, le parent, devient le questionneur. De ce fait, deuxième conséquence, par la règle de la séquence (Q-R), le questionneur initial(l'enfant) devient répondant. Sa question initiale est une méthode pour produire ce qu'il veut dire sous la forme d'une obligation à répondre. Mais troisième conséquence, et c'est de loin celle qui a les effets les plus néfastes sur les parents, la question obligée des parents (quoi?) est une question ouverte. Elle ne détermine d'aucune manière la réponse qui peut y être apportée. Ce qui veut dire que la réponse sera ce que l'enfant considère être la bonne et surtout très longue réponse.

L'idée essentielle que Sacks et Schegloff développent au cours des articles (5) de cette période est que l'ordre qui caractérise les conversations naturelles ne doit pas être considéré par les chercheurs comme un donné, mais bien au contraire comme un produit. On retrouve là , la position essentielle de Garfinkel. Et cet ordre n'est pas biensûr produit pour le chercheur. Il est produit méthodiquement par les participants , l'un pour l'autre. Et des figures , considérées traditionnellement comme des données, des faits, sont produites par les participants pour s'accorder la manifestation de 'leur respect de l'ordre', et aussi pour s'accorder la manifestation de leur analyse, appréciation et utilisation de cet ordre.

Aaron V. Cicourel, théoricien et praticien

Aaron V. Cicourel a su allier études théoriques et pratiques. Nous présenterons cet ensemble d'écrits répartis dans trois champs d'intérêts.

Un premier champ d'intérêt serait délimité du côté théorique par le livre 'Method and Measurement in Sociology', et du côté pratique par 'The Social Organization of Juvenile Justice'. L'objet de base du premier est la critique d'une sociologie qui utilise essentiellement les mathématiques, et Cicourel y critique l'esprit de positivisme logique qui anime cette sociologie.

Il développe essentiellement trois arguments:

1) Les mathématiques ne sont pas 'neutres', il s'agit d'un langage ayant ses propres qualités. Il ne faut pas confondre ces qualités avec celle de l'objet étudié.

2) Les faits qui sont comptés et manipulés par cette sociologie, sont produits par un très long et très complexe processus social. On peut ici renvoyer au travail de Douglas sur le suicide (1967), mais aussi au propre travail de Cicourel 'The organization of Juvenile Justice'. Le problème est de comprendre comment dans la pratique, la police produit les renseignements officiels sur lesquels le juge se basera. Par pratique, Cicourel entend aussi bien les actions et situations relativement standardisées tels que les interrogatoires, que les 'théories' utilisées pour rendre signifiants les événements.

3) La logique des mathématiques utilisées par cette sociologie est basée sur le tiers exclu. N'y a-t-il pas par là une déformation possible des phénomènes sociaux ?

Un deuxième champ d'intérêt est celui de la perception multi-modale. Les travaux de Cicourel portent sur deux objets. Il s'est intéressé au langage des sourds, et a écrit avec Robert J. Boese 'The Acquisition of Manual Sign Language and Generative Semantics'(1972). D'autre part il a étudié le problème de la communication non-verbale dans 'Cross-Modal Communication: The Representational Context of Sociolinguistic Information Processing'(1973).

Dans le troisième champ, il s'agit de l'ordre social. Les trois premiers articles collationnés dans son 'Cognitive Sociology'appartiennent à ce champ. Cicourel y met en place la distinction de base qu'il fait entre les normes ou les règles normatives, et les procédures interprétatives. Cette distinction est issue des travaux d'Alfred Schutz d'une part, et d'autre part de ceux de Noam Chomsky. L'idée est que l'utilisation des normes, appelées aussi règles de surface, ne peut pas expliquer le fait que les membres rendent signifiant leur environnement. Il y a utilisation des règles de surface pour réaliser ce 'travail', mais cette utilisation dépend d'un travail préalable qui en constitue la base. Ce travail est réalisé par ce que Cicourel appelle les procédures interprétatives.

Etant donné que les articles de base de cette période ont été traduits en français, nous renvoyons le lecteur à sa propre pratique.

Ne nous motivons pas : Alan F. Blum et Peter McHugh

Avec ces deux auteurs nous achèverons notre circuit de reconnaissance de l'éthnométhodologie. Mais ces deux auteurs doivent être placés à la limite de celle-ci. Nous présenterons assez longuement l'article qui nous semble essentiel de ces deux auteurs: 'The Social Ascription of Motive'.

Attribuer un motif.

Dans l'introduction ils écrivent : "Notre intention est d'expliquer le statut sociologique des motifs. Nous cherchons à atteindre ce but en décrivant comment les acteurs ordinaires employent 'motif' comme une méthode pratique pour organiser leur environnement de tous les jours... Nous suggérons que toute conception sociologique requière une quelconque version du sens commun du membre (de sa connaissance pratique)... Les motifs sont utilisés par les membres pour relier des activités concrètes particulières à des règles sociales disponibles généralement." (71,98) "Les hommes des Sciences Sociales ont tendance à concevoir les motifs comme des caractéristiques privées et internes des personnes, qui poussent et contraignent celles-ci dans différents comportements. Dans ce point de vue, les motifs sont vus à la fois 1) comme variables antécédantes 'causales' (antécédantes par rapport à l'événement en question), et 2) comme des 'états' caractéristiques des personnes engagées dans le comportement. Nous maintenons que ces sens de 'motif' sont inadéquats parce qu'ils sont issus d'une fausse conception dans laquelle les motifs sont un principe déterminant , concret, privé et intérieur qui réside chez les gens, alors qu'il s'agit d'actions publiques et observables." (71,98-99)

"Le motif est une méthode publique pour décider de l'existence (sociale) de l'action. Dans cet usage, le motif est une règle de pertinence de l'observateur dans laquelle est représentée une décision du sociologue... de façon à ce que des éléments de comportements concrets soient reformulés en tant qu'éléments d'actions sociales." (71,99) "Aussi, donner un motif n'est pas localiser une cause de l'action, mais c'est pour un observateur montrer comment un comportement est socialement intelligible en attribuant une orientation de l'acteur socialement disponible. Les questions d'orientation ne requièrent pas de solutions factuelles (elles ne sont ni vraies ni fausses), mais seulement des solutions grammaticales. Parler motif, c'est parler grammaticalement." (71,100)

"C'est pourquoi il est elliptique d'affirmer que le motif décrit seulement et simplement un état de pensée, quand, au contraire, il sert à demander une explication sur les circonstances qui confèrent à cet état de pensée supposé, son aspect raisonnable de compte rendu. Parce qu'une telle explication s'appuie sur une théorie ou une formulation, il est plus correct de dire que la demande d'un motif (pourquoi l'a-t-il tué?) revient à réclamer une théorie."(7I,IOI)

"Nous avons tenté de montrer que le motif acquiert son caractère analytique en tant que produit publique (méthodique) plutôt que comme 'état privé', et qu'il est compris grammaticalement (comme partie de la signification d'une action) plutôt qu'en tant que vrai rappel d'un événement contingent et antécédant. A présent, nous voulons montrer comment le sens analytique du motif n'est pas identifié à travers la répétition d'un usage, mais plutôt en formulant les conditions de connaissance qui rendent un tel usage possible."(7I,IOI)

"Dans cette tradition (à laquelle les auteurs s'opposent) l'acteur est utilisé par l'observateur comme informateur, dont les paroles acquièrent un statut analytique, parce que l'acteur est conçu comme source privilégiée et exclusive au sujet de ses motivations."(7I,IOI)

Le problème auquel il faut répondre d'après Blum et McHugh est: comment l'acteur est contraint de citer une raison, comment prend-t-elle cette forme, comment celle-ci devient acceptable pour l'écouteur en tant que réponse ? Le motif est un dispositif pratique de sens commun. Il ne réside pas dans la raison concrète et substantive qu'un acteur donne de son comportement, mais dans les conditions organisées et sanctionnées qui produisent le don d'une raison par un membre compétent. La raison donnée n'est que l'expression en surface de quelques règles sous-jacentes.

Dans la théorie de Gerth et Mills, le motif est attribué à travers le langage, et il est conçu comme un terme du langage lui-même, d'après Blum et McHugh. Pour eux, la parole n'est qu'un médium pour l'expression concrète du motif. Il y a un ensemble de conditions de connaissances, premières et profondes, qui permet à l'observateur de traiter le langage comme effectuant une prédication intelligible d'un motif. Aussi "Localiser un motif ce n'est pas 'trouver' quoi que ce soit, c'est décrire les connaissances et conceptions nécessaires et analytiquement préalables qui doivent être employées par un membre afin qu'il puisse même invoquer un 'motif'

comme une méthode pour produire un environnement social ordonné et sensible." (7I,103)

Ils vont alors tenter d'établir un certain nombre de ces règles dans la dernière partie de l'article: La structure profonde des motifs.

A. Le Motif en tant que règle de l'observateur. "Les motifs sont sociologiquement possibles seulement parce que l'observateur pratique a des méthodes et des procédures -- c'est-à-dire des règles -- pour localiser les motifs en tant qu'événement du monde, non parce qu'ils y seraient réellement." (7I,103) "Le point important ici est qu'il doit exister une règle -- de langage, d'interprétation, ou de culture -- qui fait que le motif énoncé prend vie en tant que description." (7I,103) " Il n'y a pas quelque chose que le sociologue décide qu'une personne possède, dans le sens que c'est la chose qu'elle possède. Par contre, motiver est une méthode du membre pour décider qu'un autre possède. Ainsi, le sociologue ne cherche pas des motifs dans les objets parlés et traités, mais dans le discours et le traitement lui-même." (7I,103) "Comme n'importe quel comportement social, les membres eux-mêmes, conçoivent le don d'un motif comme étant réglé. Ainsi une sorte de règle du sens commun sociologique est la règle d'attribution du motif, et la figure la plus élémentaire et nécessaire de cette règle profonde est : il y a des règles pour attribuer des motifs." (7I,104)

B. Les Objets motivés sont des Théoriciens. "Etant considéré comme motivé, l'objet d'une attribution ne peut être traité comme si il se comportait au hasard, ou selon des coïncidences. Il est, en d'autres termes, traité comme s'il avait la capacité de 'savoir ce qu'il fait'." (7I,104) Chacun est un théoricien dans le sens où les deux individus, le demandeur et le donateur de motif doivent suivre des règles de façon à bien montrer leur activité telle que donner un motif. Pour qu'un traitement de motif apparaisse, alter et égo doivent nécessairement produire l'un pour l'autre leur statut de membre orienté par des règles.

C. Les motifs ont une Grammaire. La Grammaire "est une (collection de) règle(s) d'usage pour faire une attribution. Elle dépeint pour l'observateur, une procédure pour attribuer correctement des désignations disponibles dans le monde des membres. La grammaire relit un phénomène du monde à un corpus disponible de désignations." (7I,105)

D. Les motifs formulent un Type de Personne. "La procédure de recherche est essentiellement la règle qui montre la pertinence possible de la

biographie pour l'événement. Une telle règle repose sur la formulation d'un type-de-personne. Aussi, quand les utilisateurs formulent la biographie appelé 'mari', sa pertinence à l'événement 'femme tuée' est décidée à travers une formulation de circonstance et de caractéristiques telles que la jalousie. Ils formulent la biographie 'mari' comme un type de personne dont la jalousie peut produire l'événement 'femme tuée'. Ainsi la grammaire est une manière pour expliquer le lien entre la biographie et l'événement, et cette explication est supportée par la formulation d'un type de personne."(7I,106) "Le coeur de cette grammaire est ainsi la règle de formulation d'un type de personne.C'est dans ce sens que n'importe quelle attribution de motif exercée par l'observateur, sert à formuler pour n'importe quelle activité, une personne."(7I,106)

E. Les motifs forment des méthodes des acteurs. Blum et McHugh font remarquer que les demandes de motifs ne portent que sur une certaine classe d'événements qui sont reconnus comme des produits possibles des méthodes de l'acteur. "Assigner un motif c'est alors assumer que l'événement exhibe une méthodicité possible."(7I,107) Demander un motif c'est supposer que l'événement a pu être produit méthodiquement. Et donner un motif, c'est formuler l'événement selon une méthode possible en tant qu'action, de façon à produire ce que la formulation du motif demande .

Science VS Théorie.

On peut voir dans cet article une opération parallèle sur le plan théorique, mais non pas sur ses effets 'substantifs', à l'opération exercée par Cicourel lorsqu'il exige la distinction entre règles normatives et procédures interprétatives. Mais la distinction faite ici par Blum et McHugh entre des règles de surface (donner un motif particulier adéquat à une situation particulière) et des règles de structures profondes (qui reviennent à constituer l'acte même de donner un motif) n'est pas une distinction qui cherche à décrire la 'réalité' comme c'est le cas pour Cicourel.

Nous disions que Blum et McHugh se trouvaient à la limite de l'éthnométhodologie. En effet le but affiché des éthnométhodologues est de faire de la science, alors que pour Blum et McHugh il s'agit de ... 'théoriser'.

On se rappelle que Garfinkel présente les pratiques étudiées par l'éthnométhodologue comme des pratiques exercées aussi bien par le profane que par l'éthnométhodologue (le professionnel). Mais bien qu'ils soient tous les deux des 'membres',l'éthnométhodologue se différencie du profane du fait que sa pratique revient à décrire la pratique de l'autre. Et c'était précisément la réflexivité qui était le garant de cette possibilité.

Blum et McHugh conservent la prémisse de Garfinkel mais en déduisent une autre conclusion . Ainsi Blum dans son article 'Théorizing' précise qu'il cherche à montrer comment les méthodes de l'activité théorisante sont essentiellement des méthodes créant un acteur théorique ou des méthodes produisant une société possible (in Douglas,73,302). Et dans une note (2,303) il fait remarquer que Chomsky en posant la distinction compétence-performance, traite la compétence concrètement en tant que le problème du locuteur natif, alors qu'il s'agit là d'une méthode du chercheur pour se formuler.

Pour ouvrir

Pour nous l'éthnométhodologie se caractérise par trois éléments.

Par le refus de l'explication comme but essentiel du sociologue, la description devient le problème de base, et c'est par là que surgit l'évidence en tant qu'objet sociologique.

L'objet de base ne peut plus être alors les grands phénomènes sociaux auxquels la sociologie française nous a habituée. On peut comprendre ainsi que cette dernière soit restée indifférente à l'éthnométhodologie.

Dernier élément : la place du langage et du discursif dans une telle conception. L'éthnométhodologie a indiqué la nécessité d'une théorie sociologique du discursif et non simplement une théorie du discursif à côté des autres sciences humaines. C'est ce point que nous examinerons dans un prochain travail.

Notes

(I) Les références sont renvoyées en bibliographie.

(2) Garfinkel a à nouveau discuté de cette expérience dans 'Remarks on Ethnomethodology'(72), et il y montre que le travail des étudiants revenait à donner des instructions sur la manière de comprendre la conversation rapportée. De plus, le sentiment général était celui de l'impossibilité de mener à bien la tâche demandée. Wittgenstein dans le Tractatus a très longuement réfléchi à l'expression "vouloir-dire", et il indiquait qu'il était illusoire de croire "que nous pouvons, au moins en théorie, lever toute incertitude sur ce que

nous avons voulu dire par un processus qui consisterait, d'une manière ou d'une autre, à décrire ce que nous avons voulu dire" (Bouveresse, 71, 375). Et H.P. Grice a poursuivi cette réflexion et est arrivé à une formulation très proche de celle de Garfinkel. Si on demande à quelqu'un ce qu'il a voulu dire, "la réponse ne se fonde pas sur ce dont il se souvient, mais ressemble davantage à une décision, une décision concernant la manière dont ce qu'il a dit doit être entendu." (Grice, 1957, cité par Bouveresse, 71, 375).

(3) Nous proposons une petite bibliographie sur ce point. Douglas dans son livre 'The Social Meaning of Suicide' a entre autre examiné et critiqué Durkheim, considérant qu'il y avait une absence de critiques concernant les sources, la production, et les données sur le suicide. Garfinkel a aussi abordé le suicide dans 'Suicide, for all Practical Purposes'. Deux articles sur la police: celui de Cicourel : 'Police Practices and Official Records', publié par Turner et qui est un extrait du livre 'The Social Organization of Juvenil Justice'. Il y a aussi l'article de Sacks : 'Notes on Police Assesment of Moral Character' (Sudnow, 72)

(4) Nous avons abordé ce problème d'une autre manière dans 'Quand la théorie dort, l'évidence veille'.

(5) Emmanuel Schegloff : 'Sequencing in Conversational Openings' (68) et 'Notes on a Conversational Practice: Formulating Place' (72). Emmanuel Schegloff et Harvey Sacks : " Opening Up Closings' (73).

~~~~~

#### Bibliographie

- Bar-Hillel Yehoshua, 1954, 'Indexical Expressions', Mind, 63, 301-379.  
Blum Alan F., 1971, 'Theorizing', in Jack D. Douglas, 1971, 301-319.  
Blum Alan F. et McHugh Peter, 1971, 'The Social Ascription of Motives', American Sociological Review, 36 (1), 98-109.  
Bouveresse Jacques, 1971, La Parole Malheureuse, Ed. de Minuit.  
Cicourel Aaron V., 1964, Method and Measurement in Sociology, New York, Free Press  
1968, The Social Organization of Juvenile Justice, New York, Wiley.  
1973, Cognitive Sociology, Penguin Modern Sociology Texts. Trad Française :  
La Sociologie Cognitive, P.U.F. 1979.  
Desclaux Bernard, 1978, 'Quand la théorie dort, l'évidence veille', Langage  
et Société, 6, 43-57.  
Douglas Jack D., 1967, The Social Meaning of Suicide, Princeton University Press.  
1971, Ed. de Understanding Everyday Life : Toward the reconstruction of socio-  
logical knowledge, London Routledge and Kegan Paul, 2° ed. 1973.  
1971, 'Understanding Everyday Life', in Douglas, 3-44.  
Garfinkel Harold, 1964, 'Studies in the Routine Ground of Everyday Activities',  
in Social Problems, II, 225-250, in Sudnow, 1972, 1-30; in Garfinkel, 1967, 35-75.  
1967, Studies in Ethnomethodology, New York, Englewood Cliffs, Prentice Hall.

- 1967, 'Suicide, for all Practical Purposes', in Garfinkel, 1967, in Turner, 1974, II-18.
- 1974, 'The Origins of the Term 'Ethnomethodology'' ,in Turner, 1974, 5-II.
- 1972, 'Remarks on Ethnomethodology' ,in JJ Gumperz and Dell Hymes ed. Directions in Sociolinguistics , New York , Holt, Rinehart and Winston, 309-324.
- Pollner Melvin ,1974, 'Sociological and Common-Sense Models of the Labelling Process' in Turner ,1974 , 27-40.
- Sacks Harvey, 1972, ' An Initial Investigation of the Usability of Conversational Data for Doing Sociology' , in Sudnow 1972, 31-74.
- 1972, 'Notes on Police Assesment of Moral Character' , in Sudnow, 280-293.
- 1972, 'On the Analysability of Stories by Children' , in J.J. Gumperz and Dell Hymes , Directions in Sociolinguistics, 329-345, in Turner, 1974, 216-232.
- Schegloff Emmanuel A. , 1968, 'Sequencing in Conversational Openings' in American Anthropologist, vol 70, 1075-1095, in Laver et Hutchinson eds Communication in face to face interaction , Penguin Modern Linguistics Readings, 1972, 374-405.
- 1972, 'Notes on a Conversational Practice : Formulating Place', in Sudnow, 75-II9.
- Schegloff Emmanuel et Sacks Harvey , 1973, 'Opening Up Closings', in Semiotica, vol VIII, 289-327, et in Turner , 233-264.
- Sudnow David , 1972, ed. Studies in Social Interaction , New York, Free Press.
- Turner Roy, 1974, ed. Ethnomethodology, Penguin Modern Sociology Readings.
- Veron Eliseo, 1973, ed. Communications n° 20 : Le Sociologique et le Linguistique.
- Zimmerman Don H. et Pollner Melvin, 1971, 'The Everyday World as a Phenomenon', in Douglas, 80-104.
- Zimmerman Don H. et Wieder D. Lawrence, 1971, 'Ethnomethodology and the problem of Order: Comment on Denzin', in Douglas, 285-298.